« suis senti un mouvement de découragement universel et « d'un très grand mépris pour toutes les choses du monde. Je « voudrais crier... Depuis qu'il est mort, il me semble qu'il « n'y a plus d'honneur attaché à la belle humeur; c'était lui « qui était la divinité de la gaieté... C'était mon maître; c'est « lui ou plutôt ses œuvres qui ont formé mon esprit et ma « tête. Je vous l'ai dit plus d'une fois, je pense : je suis son « écolière. Plus jeune, j'aimais à lui plaire; une action faite, « il fallait pour qu'elle me plût qu'elle fût digne de lui être « dite et tout de suite il en était informé..... »

Elle imaginait de reconstruire à Tsarkoïe le château de Ferney, en reproduisant aussi exactement qu'il serait possible l'apparence extérieure et intérieure de l'illustre demeure, jusqu'au mobilier de la chambre où le philosophe avait médité et écrit, jusqu'à la vue dont ses yeux avaient coutume de se réjouir. Mais en même temps elle s'opposait de tout son pouvoir à la publication de sa correspondance avec le défunt : ses lettres à elle étaient trop mal écrites, celles de Voltaire trop flatteuses pour elle, trop irrévérencieuses aussi pour d'autres souverains (1). Et, comme cette correspondance, en éveillant une curiosité universelle, ne laissait pas, en Russie surtout, de provoquer des commentaires malveillants, comme certains prélats, représentants d'une orthodoxie ombrageuse, y apercevaient matière à scandale, elle en arrivait à la nier purement et simplement. Elle n'avait pu assurément empêcher Voltaire de lui écrire : tant de gens lui écrivaient! Mais elle n'avait pas pris la peine de lui répondre; elle avait résisté à toutes ses tentatives pour l'engager dans un commerce épistolaire qui n'aurait pas convenu à une Impératrice de toutes les Russies (2)!

Puis, c'est l'effacement ou pis que cela l'avilissement progressif de cette grande mémoire dans une pensée de plus en

(1) Pour le Sultan surtout, traité habituellement par Voltaire de « gros cochon ».

(2) Voy. sa lettre à Mamonof (père), du 17 septembre 1789, dans l'*Archive russe*, 1866. — Comp. Weickardt, *Mémoires*, p. 353.

plus détachée de tout idéal, de plus en plus vouée aux préoccupations pratiques d'un métier absorbant. En 1790 encore on relit bien la *Henriade*, et l'on conseille aux « pauvres gens », par l'entremise de Grimm, d'en faire autant, « afin que les « gredins ci-dessus mentionnés », qui ne sont autres que ces mêmes Français entachés de jacobinisme, « apprennent à « penser ». Mais en 1781 déjà on s'est avisé que les Allemands ont appris à se servir de leur langue aussi bien que Voltaire faisait de la sienne, et en 1784 on a refusé de souscrire à une publication qui intéressait la gloire du maître : hommage artistique et littéraire rendu à son génie; jusqu'au jour où, en présence de la Révolution déchaînée, Grimm se trouvera dans le cas de prendre, devant l'élève oublieuse et ingrate, la défense du maître renié et rendu solidairement responsable des pires excès révolutionnaires.

DIDEROT.

I. Origine des relations entre le philosophe et la souveraine. — Le projet d'achever l'Encyclopédie à Saint-Pétersbourg. — L'achat de la bibliothèque. — *Le bibliothécaire de Sa Majesté.* — II. La reconnaissance de Diderot. — Un monument à élever à la gloire de Catherine. — Projet d'une Encyclopédie nouvelle. — Le voyage à Saint-Pétersbourg. — L'ambassadeur de la République des lettres. — III. L'arrivée. — Premières déceptions. — Entretiens avec Catherine. — L'éloquence et la mimique du philosophe. — L'apostolat. — Tentatives diplomatiques. — *Vox clamantis in deserto.* — IV. Le philosophe s'amuse. — Influences hostiles. — L'*homme noir* à la cour. — Une mystification. — Le départ. — Illusions et déceptions nouvelles. — La mort. — Le désenchantement final.

I

Voltaire fut toute sa vie un homme heureux. Entre autres bonheurs, il eut celui de rester à sa place et de laisser Catherine à la sienne dans une liaison qui fut un de ses orgueils et qui ressemblait un peu au mariage du Grand Turc avec la

République de Venise. Diderot ne partagea pas cette chance; il était prédestiné aux mésaventures : son séjour à Saint-Pétersbourg en fut une. Mais il avait l'illusion facile et résistante. Il revint enchanté de son voyage, ou se disant tel. Il n'y eut que la philosophie pour se trouver mal de l'épreuve; elle devait bientôt en traverser de plus cruelles.

L'origine des relations du grand encyclopédiste avec la grande souveraine du Nord a été complaisamment rapportée à une époque où, jeune encore et presque au début de sa carrière littéraire, l'écrivain aurait trouvé dans la générosité de l'Impératrice un double appui, moral et matériel à la fois, lui assurant l'aisance et le repos nécessaires à la poursuite de ses travaux et au développement de ses admirables facultés (1). La complaisance est excessive. La France n'était pas alors plus qu'aujourd'hui dans le cas de demander à l'étranger du pain pour les ouvriers de sa gloire, et Catherine ne fut jamais d'humeur à protéger des débutants. Au moment surtout où elle s'occupa pour la première fois de Diderot, elle avait assez à faire de soigner ses propres débuts. C'était en 1762; elle venait de détrôner Pierre III et de s'installer à sa place, et, au bout de neuf jours, oui, *neuf jours après le coup d'État,* elle invitait le philosophe à venir à Saint-Pétersbourg pour y continuer l'impression de l'*Encyclopédie*, dont un décret royal venait de suspendre la publication. Elle s'était fait adresser les sept volumes du grand œuvre déjà publiés, et elle y avait reconnu un merveilleux magasin de bric-à-brac intellectuel, comme il lui en fallait précisément pour se mettre dans ses meubles à bon compte. Plus tard, elle ne cessera d'y puiser, choisissant au jour le jour dans cette mine inépuisable des inspirations pour ses réformes et des sujets pour ses pièces de théâtre. Elle fit toujours grand cas des dictionnaires. Elle pensait sans doute, en 1762, qu'il serait dommage que celui de Diderot fût arrêté en chemin. Elle se préoccupait aussi probablement de l'effet à produire dans ce monde européen où elle

(1) Rambaud, *Étude* citée plus haut.

aspirait à prendre rang. Elle était impatiente de frapper un de ces coups par lesquels elle devait se plaire à étonner et à séduire l'imagination des contemporains, et elle ne perdait pas son temps. Négociée par son ministre à Paris, le prince Galitzine, avec l'intervention du comte Chouvalof et de Voltaire, l'affaire n'aboutit pas. Diderot motiva son refus par des raisons spécieuses : l'*Encyclopédie* n'était pas un bien dont il pût disposer; elle appartenait à ses éditeurs. D'ailleurs, l'interdiction qui venait de la frapper n'avait pas eu l'effet qu'on supposait à Saint-Pétersbourg : il corrigeait précisément les épreuves des volumes suivants qui s'imprimaient tranquillement à Paris, en étant censés paraître à Neufchâtel. Au fond, il ne se souciait pas de livrer sa vie et son œuvre au hasard de l'inconnu qu'étaient alors et la Russie et la nouvelle souveraine qui y régnait depuis si peu et d'une manière si imprévue.

Ses relations avec la future Sémiramis en restèrent là jusqu'en 1765, époque où le prince Galitzine eut à s'entremettre à nouveau pour négocier l'achat de la bibliothèque du philosophe. A ce moment, pas plus d'ailleurs qu'en 1762, Diderot n'était un débutant. Né en 1713, il avait eu le temps de donner toute sa mesure, et il en avait largement profité. Il n'était pas non plus sans ressources. Il avait hérité quelque bien de son père, et son *Encyclopédie* lui rapportait deux mille cinq cents francs par volume, plus dix mille francs une fois payés, somme considérable pour l'époque. Il était dépensier, très large avec ses amis, très joueur aussi et perdant habituellement, s'il faut en croire sa fille, madame de Vandeuil, et il se trouvait dans le cas de vouloir donner à cette fille une dot dont il ne possédait pas le premier sou. Le dessein de vendre ses livres n'avait pas chez lui d'autre cause. C'était un peu de sa part jeter le manche après la cognée, en sacrifiant les instruments de son travail. C'était de la part de Catherine faire une excellente affaire que de payer quinze mille livres cette collection de choix, qui — le méticuleux et scrupuleux Grimm s'en portait garant — valait bien le double. L'Impératrice fit largement les choses, laissant au philosophe l'usufruit de sa biblio-

thèque et lui demandant d'y devenir *son bibliothécaire* avec une pension de mille livres par an. Mais le marché demeurait bon pour elle : ses sujets n'avaient pas encore un très pressant besoin de ces livres (la suite de l'aventure devait le prouver), et de plus elle aurait eu quelque embarras à les loger convenablement. De nos jours il arrive encore en Russie qu'on refuse des collections précieuses offertes à l'État ou aux villes, faute de savoir où les placer. Le fait s'est présenté tout récemment à Moscou. En 1765, l'Ermitage n'était pas bâti, et le procédé généreux de Catherine avait encore l'avantage de mettre mieux en relief aux yeux de l'Europe sa libéralité et l'excellence de ses rapports avec la grande puissance morale du jour. L'échec de la candidature de Diderot à l'Académie et le désir conçu par la souveraine de donner une leçon au parti des dévotes qui avait combattu son élection, à Louis XV qui avait annoncé son intention de ne pas la sanctionner, et à madame de Pompadour qui avait refusé de la soutenir entrèrent-ils pour quelque chose dans la conclusion de cette affaire, ainsi qu'on l'a prétendu ? Nous hésitons un peu à l'admettre. Madame de Pompadour était morte depuis un an, la candidature académique du philosophe enterrée depuis 1760, et Catherine ne se trouvait peut-être pas encore assez bien instruite des menus détails de la vie littéraire, se produisant dans un monde où elle commençait seulement à avoir ses entrées.

Diderot allait précisément l'aider à s'y faire une place d'honneur. Malheureusement la pension accordée au philosophe eut le sort de la plupart de celles qu'on distribuait très libéralement à cette époque : au bout de deux ans, Diderot n'en entendit plus parler. Mais aussitôt Catherine eut l'occasion de vérifier, à ses dépens, l'importance et la force de cet élément nouveau pour elle avec lequel elle prétendait contracter alliance, et d'apprendre qu'on ne traitait pas un encyclopédiste français comme un écrivain ou un artiste russe, un Lossienko, par exemple, qui se laissait mourir de faim sans mot dire. Diderot cria, et son entourage fit si grand bruit, qu'elle fut promptement amenée à résipiscence. Elle

usa encore des grands moyens : elle fit solder les arrérages échus de la pension, et, pour parer, dit-elle, à une nouvelle négligence de son trésorier, elle y ajouta le montant de cinquante annuités payées d'avance. L'effet répondit à son attente : ce fut dans le clan philosophique une explosion d'enthousiasme, et de la part de l'enthousiaste par excellence, Diderot lui-même, un véritable transport, presque un délire de reconnaissance exaltée :

« Grande princesse, je me prosterne à vos pieds; je tends « mes deux bras vers vous; je voudrais vous parler, mais mon « âme se serre, ma tête se trouble, mes idées s'embarrassent, « je m'attendris comme un enfant... Un noble enthousiasme « me gagne, mes doigts se portent d'eux-mêmes sur une vieille « lyre dont la philosophie avait coupé les cordes. Je la dé- « croche de la muraille où elle était restée suspendue, et, la « tête nue, la poitrine découverte, je me sens entraîné à « chanter :

« Vous qui de la divinité
« Nous montrez sur le trône une image fidèle... »

Catherine en avait pour son argent. Elle gagnait d'ailleurs du coup mieux qu'un pensionnaire de marque et même qu'un bibliothécaire. Écrivant à Betzki, choisi cette fois par la souveraine comme intermédiaire pour ses nouvelles largesses, Diderot affectait de se donner pour *sujet* de sa bienfaitrice. Elle était *sa souveraine,* puisqu'elle *se chargeait d'acquitter la dette* de son pays. Et à son tour il montrait de l'empressement à acquitter la sienne. Il devenait à partir de ce moment un agent zélé et souvent précieux, aux ordres de Catherine pour toute espèce de commissions de sa compétence et fréquemment utilisé par elle. Ses connaissances artistiques et ses relations lui permettaient de suppléer avec avantage Grimm lui-même. Il négociait l'engagement et le départ pour Saint-Pétersbourg du sculpteur Falconet. Il y envoyait l'économiste La Rivière. Il s'employait dans les pourparlers plus délicats engagés avec Rulhière pour l'achat ou la suppression d'un manuscrit dont

Catherine aurait voulu prévenir la publication. Il achetait pour l'Impératrice des tableaux et des statues. Homme de théâtre, il s'occupait même de lui procurer des actrices, au moment où, usant de réciprocité, elle faisait représenter à Saint-Pétersbourg une de ses pièces, *le Père de famille,* traduite par Hliebof.

II

Mais tout cela ne suffisait pas encore à satisfaire l'exuberante gratitude du philosophe. Et voici que dans son cerveau toujours grouillant d'idées un projet se dessinait, qui devait donner à ses relations avec la grande souveraine une tournure nouvelle : il sacrifierait les dernières années de sa vie à celle qui venait d'en assurer le bien-être et les emploierait à lui élever un monument digne d'elle. Quel serait ce monument? Une nouvelle Encyclopédie ni plus ni moins, « supposant la pre-« mière faite et mieux faite qu'elle n'est », un supplément gigantesque aux trente volumes en cours de publication, Pélion sur Ossa, le répertoire des idées ajouté au répertoire des choses, un vocabulaire philosophique résumant l'effort de la pensée humaine depuis le commencement du monde!...

A la fin de 1766, Falconet venant d'arriver à Saint-Pétersbourg, Diderot charge son ami de se faire son interprète au sujet de ce projet mirifique. Que l'Impératrice dise un mot, et « il se renfermera et il travaillera, et il exécutera à lui seul « tout ce que l'Académie française n'a pu faire au nombre de « quarante dans un intervalle de cent quarante ans ». Et c'est lui maintenant qui offre de se transporter sur les bords de la Néva. Oui, c'est là seulement qu'il pourra mettre la main à la nouvelle grande œuvre rêvée et lui donner l'ampleur voulue. Et l'Impératrice restant muette, il insiste : « Faites qu'elle « accepte; faites, s'il se peut, que je m'acquitte et qu'il me « soit permis de me servir des doigts sacrés de notre souve-

« raine pour appliquer une croquignole à nos quarante jeto-« niers. »

Évidemment il en veut à l'Académie, et le désir de tirer vengeance de ses dédains est pour quelque chose dans la fièvre dont il témoigne; mais, à part cela, n'est-ce vraiment chez lui qu'une fièvre de reconnaissance? et le souci honorable de ne pas se montrer, pour une fois, un mauvais débiteur l'agite-t-il seul à ce point? Est-ce encore, ainsi qu'on l'a dit, son imagination de poète et d'artiste qui s'est éveillée sous le coup d'une émotion généreuse, et qui fait que, pareil à un chevalier des temps héroïques en quête de quelque merveilleuse entreprise pour l'honneur de sa dame, il médite d'accomplir pour celle qu'il appelle « sa souveraine » des travaux surhumains?

Nous ne demanderions pas mieux que d'adopter cette version. Pourquoi faut-il qu'elle se trouve contredite par certains détails qui ont échappé sans doute à l'attention des interprètes si bien inspirés dont nous sommes désolés de nous séparer sur ce point. Le projet du « vocabulaire philosophique » n'a jamais été mis à exécution, ainsi qu'on sait, et la raison essentielle qui s'est opposée à sa réalisation a été une raison — *d'argent.* Un homme d'argent, certes Diderot ne le fut jamais, ni intéressé, ni avide. De trop haut vol pour cela, trop naïf aussi. Mais il avait une famille exigeante, des amis peu discrets, des habitudes dispendieuses, et toute sa vie fut cahotée dans un conflit perpétuel entre les élans généreux de son esprit et les exigences contraires de son état d'écrivain besogneux. Oui, et malgré lui, double aussi était l'aspect sous lequel se présentait à ses yeux le fameux monument à élever pour la plus grande gloire d'une Impératrice bienfaisante et la plus grande confusion d'une méchante Académie : une pyramide de volumes d'un côté, une pile de ducats de l'autre. La pluie d'or qui s'épandait là-bas, à l'extrémité de l'Europe, d'une main largement ouverte, et dont quelques gouttes étaient venues tomber jusque sur son humble demeure, avait aussi parlé à son imagination de poète! Le malheur voulait qu'à ce moment même la main largement ouverte se resserrât : les frais

de la guerre turque et du partage de la Pologne lui imposaient l'économie. De là un désaccord et une première déception pour le trop confiant philosophe. Son apparition à Saint-Pétersbourg en 1773 a même pour but principal, sa correspondance intime en fait foi, de donner une tournure plus favorable à des pourparlers qui s'éternisent au sujet de son beau projet sans arriver à une conclusion favorable. Quand il arrive dans la capitale du Nord, sa tête est remplie d'idées, dont il précise lui-même le caractère avec sa franchise ordinaire, en se félicitant de les avoir abandonnées par la suite pour adopter une conduite *plus honnête et plus haute*. Le but apparent de son voyage y demeure, bien entendu, étranger dès la première heure. Il va *officiellement* à Saint-Pétersbourg d'abord pour remercier l'Impératrice du don de cinquante mille francs, qu'il doit déjà à sa libéralité, et puis, et surtout, pour porter la parole devant elle au nom de la nouvelle alliée qu'elle s'est donnée dans l'Occident, en passant par-dessus les autres puissances du continent, de cette République des lettres, dont elle a paru reconnaître en quelque sorte et proclamer le rang conquis au sein du monde moderne. C'est en ambassadeur qu'il se présente, et le peu — très peu malheureusement — que nous savons de cette mission constitue assurément un des chapitres les plus curieux de l'histoire littéraire du temps.

III

Les commencements en sont assez malheureux. Accompagné à son départ de la Haye par M. Narychkine, voyageant avec le train et la lenteur d'un véritable ambassadeur, si bien qu'on a perdu un moment à Saint-Pétersbourg l'espoir de l'y voir arriver jamais, le philosophe s'est affermi en route dans le sentiment de son rôle et de l'importance qu'il convient de lui attribuer. Il est un peu surpris déjà, en débarquant, de ne

rencontrer aucune réception solennelle. Il s'informe du logement qui lui a été assigné : visage de bois ; on n'a reçu aucun ordre. Il vient précisément, en songeant au palais impérial où il a imaginé qu'une hospitalité princière l'attendait, de refuser celle que lui offrait Narychkine, et le voici fort embarrassé. Un peu penaud et déchu des sommets qu'il avait habités en rêve, il s'en va frapper à la porte de son ami Falconet. Nouvelle surprise et nouvelle déconvenue : le statuaire lui fait grise mine et l'éconduit. Piteusement, il s'en retourne chez son compagnon de voyage, où enfin il trouve gîte. Pouquoi cet accueil? Celui de Falconet s'explique aisément : établi depuis six ans déjà à Saint-Pétersbourg, le statuaire a eu le temps de faire connaissance avec les lieux, et l'effet que peut y produire le fougueux Diderot avec son bagage d'idées bouleversantes et de mots sonores ne laisse pas que de lui inspirer une forte appréhension. Adonné entièrement à l'œuvre d'art dont il poursuit l'achèvement à travers d'innombrables difficultés, il ne tient pas à se rendre solidaire de l'expérience. Et l'Impératrice? L'Impératrice a fort à faire en ce moment et fort à penser! Nous sommes à la fin de septembre 1773 : sur les bords du Danube Roumiantsof vient de se faire battre devant Silistrie, en courant le risque d'y laisser son armée et sa réputation de grand homme de guerre; sur les bords du Iaïk les premiers rassemblements d'insurgés ont paru acclamant le nom de Pougatchof; à son réveil, le lendemain de son arrivée, Diderot a les oreilles remplies du son des cloches et du fracas des salves d'artillerie célébrant le mariage du grand-duc Paul avec la princesse de Hesse-Darmstadt; enfin, au sein du palais, la crise déchaînée par la disgrâce de Grégoire Orlof et l'installation de Vassiltchikof dans le poste de favori est arrivée à la période aiguë. Le moment est aussi mal choisi que possible pour l'entrée en scène d'un philosophe.

Les jours suivants pourtant Sémiramis fait honneur à son nom et à son renom européen. Diderot a quelque peu varié dans les renseignements envoyés à ses amis et amies de Paris au sujet de la réception qu'il lui a été donné de trouver auprès